

Le désordre amoureux
de Marie Clotilde Bastide
Premier prix du concours de nouvelles 2026

— Charles, pourrais-tu me donner le bras jusqu’au salon ?

Elle vient d’arriver à la Résidence Des Buis et, après le déjeuner, l’a interpellé de sa voix rouillée. Il ne s’appelle pas Charles et le tutoiement l’étonne. Mais il accepte d’accompagner cette nouvelle pensionnaire, rythme ses enjambées sur ses petits pas qui se bousculent quand tout est lenteur autour d’eux. Assis à ses côtés maintenant, il respire son parfum. Puissance des notes teintées de fleur d’oranger et de jasmin. La femme s’est perdue dans ses pensées. Il l’observe : menue dans une robe vert vif ; une bouche peinte d’un rouge un peu tremblant ; des cheveux oscillant en reflets blancs et violets. Il choisit de l’appeler Colibri pour sa silhouette fluette, tout en couleur. C’est joli, Colibri, et il faut bien qu’il la nomme puisqu’elle n’a pas répondu quand il lui a demandé son prénom. Va pour Charles et Colibri !

Charles, que la vie en résidence a poussé à la morosité, voire à une mélancolie ronchon, trouve Colibri attachante et imprévisible. Certes, elle s’égare dans les couloirs, se trouble sur des détails, raconte de travers et à trous, mais arrive souvent à se récupérer par une pirouette incongrue. Tous les pensionnaires ont des bizarreries et Charles estime que celles de Colibri éclairent les journées. Il se met à l’attendre, dès le petit déjeuner, avec une régularité qu’elle ne possède pas. Parfois, elle se tient dans le restaurant alors que tout le monde dort encore ; parfois, il convient d’aller la chercher. Quoi qu’il en soit, elle se présente toujours avec un fard à paupières bleu qui illumine ses yeux rendus presque transparents par l’âge ou ses lumières intérieures. Quand elle oublie de s’appliquer du rouge à lèvres, elle s’agace si un miroir lui renvoie sa bouche nue.

— Quelle horreur ! marmonne-t-elle.

Son allure, c’est ce qui la tient au sol, estiment les soignants.

Charles se moque des diagnostics médicaux. Ici, chacun est malade de sa vieillesse. Il s’enchante de l’élégance de Colibri. Cette femme donne des éclats à ses maux et s’en libère en fantaisie au rythme d’urgences qui n’appartiennent qu’à elle. Parfois, elle le prend à partie, au milieu du petit déjeuner :

— Charles, nous sommes en retard pour aller chercher les enfants à l’école.

Il la suit dans le couloir encombré de déambulateurs jusqu'à ce qu'elle s'arrête en soupirant.

— Mais où ai-je donc la tête ? J'ai oublié le pain.

D'autres fois, elle décide de partir en Grèce, là où ils se sont rencontrés. Ça tombe bien, il ne connaît pas la Grèce, trouve, avec le recul, qu'il n'a pas assez voyagé ! Elle l'entraîne faire sa valise avant de s'asseoir dans un murmure désolé où elle se perd puis sommeille. Il reste à ses côtés. Dorénavant, quand Colibri revient de ses longs voyages, elle le cherche de ses yeux gluants de non-souvenirs, de sa main qui tremble d'être partie si loin.

En sa compagnie, Charles sort de son existence étriquée entre les murs d'un EHPAD qui sentent l'ennui, le terminus d'une vie et l'eau de Javel. Il n'a pas souhaité y résider mais on a décidé pour lui : un grand ON bien défini qui va de son médecin à son fils. Celui-ci vit à l'étranger et a estimé, en responsabilité, que son père ne pouvait rester seul dans son appartement. À son âge, il risquait de tomber. À son âge, il se nourrissait mal. Par anticipation, il fut sommé de dégager. Cette épreuve a flétri ses dernières années, jusqu'à ce que Colibri apparaisse et qu'il devienne Charles sous ses injonctions douces.

Avec elle, il vagabonde. Il adore l'accompagner où elle veut, même quand ça n'est pas bien loin, juste à la recherche d'un petit chat tigré qui ne peut être là, puisque les animaux sont interdits. Il l'aide à ne pas le trouver.

Les soignants ont constaté combien il arrive à la calmer. En sa présence, elle gagne en sérénité et lui, l'homme taciturne, semble presque heureux. Alors, sans l'énoncer vraiment, l'équipe lui a confié la surveillance de Colibri.

— Monsieur Diderin, veillez à ce qu'elle ne recrache pas ses médicaments derrière notre dos.

— Monsieur Diderin, n'oubliez pas de revenir à l'heure de votre balade, Madame a gymnastique.

Ça ne le dérange pas d'être sa mémoire sur les petites choses.

— Monsieur Diderin, vous ne voudriez pas faire un Scrabble avec elle ?

Il a toujours détesté ce jeu mais s'y est mis. Il veille sur les limites de son oiseau, quand ses yeux deviennent sombres, quand sa main, prise d'un petit tremblement sec et nerveux, annonce un soupir, un épuisement.

— Colibri, chuchote-t-il, reste avec moi.

Seul le dimanche pose un problème à Charles. Ce jour le sépare de son oiseau fragile. Sa famille vient la visiter, mari et enfants. Ils s'enferment dans sa chambre. Pour cacher quoi ? Qu'elle pleure et gronde en les voyant, que sa tête lui fait mal, qu'elle oublie qu'elle en a une ?

Charles n'ignore pas que son jugement est injuste.

Comme il a gardé de bonnes jambes malgré son âge, il sort marcher deux heures, le temps de leurs visites. Au retour, il la trouve systématiquement prostrée, inaccessible. Lorsqu'enfin elle revient de ses pensées rongées, elle assène d'un ton de reproche :

— Mais où donc étais-tu passé, Charles ?

Charles la recueille, au début d'une simple caresse sur la main, désinvolte comme le souffle du vent, puis dans ses bras, où elle se blottit. Il contient son chagrin et sa confusion. Son cœur de Colibri, alors, palpite sans effervescence.

Un dimanche soir, il la trouve particulièrement triste et grise. Il choisit de lui lire un recueil de poèmes qui sent la forêt. Brusquement, Colibri se lève, les yeux étincelants, passe à la salle de bain, en ressort dans une robe noire, élégante, dont elle lui demande de remonter la fermeture éclair. Ce geste, dont il est privé depuis si longtemps, glissant sur sa peau ; ce moment suspendu entre doute et amour ; ce baiser léger au creux de sa nuque. Elle rit puis réprimande en tapotant son gros gilet et son pantalon en velours côtelé :

— Charles, tu n'as pas oublié, nous dînons chez les Prévost.

Il l'emmène dans sa chambre pour qu'elle choisisse son costume. Il se change, se rase, se parfume. Quand il est fin prêt, elle dort sur son lit, colibri épuisé auprès duquel il se glisse pour une nuit peau contre peau aux rêves enlacés. Depuis, ils dorment ensemble et le lit de 90 élargit leurs horizons. Ils voguent sur leur vieillesse.

L'établissement n'apprécie pas du tout l'évolution de la situation.

Le directeur, la psychologue, la kinésithérapeute, l'animateur, tous et toutes ont tenu réunion sur leur cas, suivie de conseils et remontrances.

— Monsieur Diderin, vous n'ignorez pas qu'elle est vulnérable. Elle ne sait pas ce qu'elle fait.

Quoi leur répondre ? songe Charles. Il est juste la canne soutenant l'équilibre fragmenté de son oiseau.

— Enfin, Monsieur Diderin, vous savez bien qu'elle est mariée.

Nous y voilà ! Le trou à rats de l'ordre moral. Oui... Oui... Son époux la visite chaque dimanche, avec ses enfants. Très bien ! Pour ne pas déranger, preuve qu'il les respecte, Charles continue à s'éloigner.

— Monsieur Diderin. La situation est tendue. Nous avons été contraints de leur parler. Les enfants souffrent, mettez-vous à leur place !

Bien sûr, c'est douloureux. Les enfants auraient voulu garder leur mère intacte et ne pas assister à son évaporation. Que peut-il ? Il ne prétend pas la réparer. Il l'enveloppe seulement pour que les vapeurs de sa vie ne la brûlent pas. Lui, le vieux encore sain d'esprit, est sommé d'endosser la responsabilité de la situation alors que Colibri a posé son nid chez lui, avec une tendre obstination.

— Charles, si on allait dormir maintenant, je suis si fatiguée.

Tous les pensionnaires se mêlent d'exposer leur point de vue, dorénavant. Les pour, qui auraient aimé que ça leur arrive ; les contre, qui penchent du côté de « cette pauvre famille ». Une tempête sur l'EHPAD. Un scandale !

Le directeur finit par proposer une rencontre pour s'expliquer clairement et se comprendre sûrement. Face à la famille, Monsieur Diderin se montrera sensible aux arguments. Par éthique, la psychologue exige que Madame soit présente.

15 heures, salle de réunion. Le mari arrive, suivi des fils qui maintiennent leur mère repliée à l'intérieur d'elle-même. L'entretien débute, formel, poli. Puis les enfants s'expriment, pleurent, prennent à témoin leur père, désignent leur mère, toujours apathique, dénoncent, menacent.

Monsieur Diderin n'a rien à dire, ne dit rien. Les mots, les douleurs, les colères sentent la vase et personne n'y peut rien.

D'un coup, Colibri sort de sa prostration, prise de tremblements effrayés. Elle regarde autour d'elle. Ses yeux s'arrêtent sur Monsieur Diderin qui lui fait non avec la tête. — S'il te plaît, Colibri, n'en rajoute pas, pense-t-il avec force.

Elle sourit. — Ah ! Charles, je vous ai attendu. — Elle s'échappe, s'assied à ses côtés, lui prend la main.

Le silence, stupéfait.

Le mari les fixe : elle, limpide, et lui, gêné mais qui l'accueille. De longues minutes passent avant que l'homme, sortant de sa stupeur, ne s'exprime.

— Monsieur Diderin, vous ignorez sans doute que je m'appelle Charles et cela fait bien longtemps que ma femme l'a oublié. En vous offrant mon nom, je veux imaginer qu'elle prolonge l'amour qu'elle m'a porté. Vous êtes celui par qui elle se souvient de moi.

Ainsi fut consenti le désordre amoureux.

Depuis, des nuits collées-serrées pour Charles et Colibri et des dimanches en famille pour Madame.